



Né à Paris en 1929, le peintre Claude Garache y fut l'élève, à l'École nationale supérieure des beaux-arts (ENSBA), du sculpteur Robert Coutin (1891-1965), pour lequel il professa toujours une grande admiration. Il travailla ensuite dans l'atelier du peintre André Lhote (1885-1962) et rencontra Fernand Léger, puis, plus tard, Alberto Giacometti. À la suite de plusieurs voyages, aussi bien en Europe qu'au Moyen-Orient et aux États-Unis (où il travailla un temps aux décors de cinéma pour la Metro-Goldwin-Mayer), et d'un séjour à la Casa Velázquez, à Madrid, il s'installa définitivement à Paris en 1959.

Soutenu par son marchand américain Theodore Schempp (1904-1988) et recommandé à Aimé Maeght (1906-1981) par Joan Miro et Marc Chagall, Claude Garache fait sa première grande exposition en 1974 à la Fondation Maeght, à Saint-Paul-de-Vence, puis d'autres, avec succès, à la galerie Maeght à Paris, en 1975, 1977 et 1980. Les catalogues *Derrière le miroir* de ces dernières expositions sont préfacés par des écrivains et critiques tels qu'Yves Bonnefoy, Jean-Marie Benoist, John J. Jackson et Alain Veinstein. En 1975, des œuvres de Claude Garache accompagnent un texte alors inédit d'Yves Bonnefoy, *L'Ordalie* (Maeght éditeur). En 1984 le catalogue d'une nouvelle exposition de ses œuvres à la galerie désormais nommée Maeght Lelong est préfacé par l'historien et médecin Jean Starobinski et le poète Philippe Jaccottet.

En 2000 le poète Jacques Dupin écrit le livre fondamental sur les *Dessins de Claude Garache*, publié par les Éditions de la revue Conférence.

Les Éditions La Dogana, en Suisse (Genève) publient en 2006, sous le titre *Garache face au modèle*, un recueil d'études et d'hommages d'Anne de Staël, Yves Bonnefoy, Jacques Dupin, Michael Edwards, Emmanuel Laugier, Alain Madeleine-Perdrillat, Roger Munier, Nicolas Pesquès, Florian Rodari, Pierre-Alain Tâche et François Trémolières. Cet ouvrage est complété quatre ans plus tard par un livre d'*Entretiens avec Claude Garache*, publié à Paris par les éditions Hazan, où le peintre répond en particulier aux questions de Marie du Bouchet et de Florian Rodari, s'exprimant sans doute le plus complètement sur son art pour la première fois.

Le musée d'Art moderne de la Ville de Paris acquit en 2012 une toile de grand format de Claude Garache, *Yvie et Sauve* (peinte entre 1977 et 1999), et organisa à cette occasion la présentation d'une douzaine de ses œuvres peintes entre 1976 et 2003; l'exposition et son catalogue prirent le nom d'un texte d'Yves Bonnefoy, *Dans la couleur de Garache*. Il faut noter que Claude Garache fut également, toute sa vie, un remarquable graveur et lithographe, et qu'on lui doit de nombreuses eaux-fortes et aquatintes, ainsi que plusieurs affiches.

L'œuvre de Claude Garache se reconnaît entre toutes par le double choix qu'il fit très tôt d'utiliser presque exclusivement la couleur rouge et, pour unique motif, le corps de la femme, qu'il traitait le plus souvent sur fond blanc, dans un espace indéfini, conjuguant ainsi, dans le dessin, un souci extrême de vérité, et, par la couleur, une forme d'irréalité, dans un travail d'approfondissement que l'on pouvait tenir pour infini. On comprend que de tels choix, qui pourraient sembler conduire à une forme de « réduction », révélaient au contraire chez le peintre un souci constant et une exaltation du dessin, que l'on retrouve dans ses gravures. Peut-être aussi le sentiment que la multitude infinie des couleurs pouvait être un piège, une diversion ou une facilité nuisible à ce que le dessin exigeait pour lui d'exactitude.

Outre le fait que l'abstraction ne semble pas l'avoir requis, ces choix du peintre le distinguèrent de ses contemporains, et l'on chercherait en vain de véritables précurseurs de son œuvre, sinon Degas peut-être, dont il admirait particulièrement les dessins et les gravures.

L'homme était d'une belle prestance et d'une grande élégance, et il évitait toujours de parler pour ne rien dire. Aussi ne développait-il aucune théorie sur son travail, et ne tenait-il à s'en expliquer qu'exceptionnellement, persuadé que seuls les écrivains, et particulièrement les poètes,

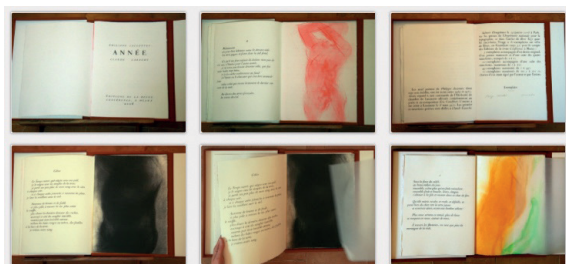


*Claude Garache lors de l'anniversaire des dix ans des Éditions Conférence, Paris, juin 2018*

étaient en mesure d'en parler avec la justesse et la profondeur requises. Et le fait est que ce sont, pour ne citer que des auteurs aujourd'hui disparus, Yves Bonnefoy, Philippe Denis, Jacques Dupin, Edmond Jabès, Philippe Jaccottet, sans oublier Jean Starobinski, qui surent le mieux évoquer et commenter son œuvre.

La visite de son atelier à Paris, comme de ses expositions, offrait des moments d'attention et de silence, dont le souvenir demeurait longtemps. Dans son atelier, il choisissait et présentait ses œuvres une à une sans rien dire, en les regardant lui-même avec une grande attention et certainement, on le devinait, le désir de quelques modifications. Mais l'on comprenait surtout que le moment n'était pas venu d'interrompre quelque chose de précis et de rêveur, d'évaluer ou de théoriser. On imaginait que notre regard, sans parole, l'aidait à voir lui-même plutôt qu'à apprécier quoi que ce fût de ses œuvres.

Et l'on peut penser à lui comme à un « homme au rêve habitué », en reprenant les mots utilisés par Mallarmé pour parler de Villiers de l'Isle-Adam et de lui-même.



La revue *Conférence* avait publié un entretien avec Claude Garache dès son premier numéro, en 1995, puis des dessins l'année suivante dans son numéro 3, ainsi qu'un plus large choix de ceux-ci, accompagnés du texte de Jacques Dupin que nous avons

mentionné. Les Éditions du même nom avaient réalisé avec lui des ouvrages de bibliophilie (*Année*, avec des poèmes de Philippe Jaccottet, en 2006; *À voix nues*, avec des textes de Florian Rodari, en 2010). Claude Garache avait aussi illustré l'édition de tête de *L'autre vérité*, d'Alda Merini, en 2010. Il s'est éteint le 29 août 2023.

*Alain Madeleine-Perdrillat*

